

Abonnements.

CANADA.
Un An.....\$1.00
Six Mois..... 0.60

ETATS-UNIS.
Un An..... 1.10
Frais de Poste compris.
(Payable d'avance.)

Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Aime Dieu et va ton chemin.

Administration.

Toute la correspondance devra être adressée à F. X. BOILEAU, Instituteur, et Editeur-Propriétaire, à Pointe-Gatineau, P. Q.
Les Annonces sont publiées à raison de 8 cents par ligne, pour la première insertion, et le quart du prix pour chaque insertion subséquente.

LE JEUNE AGE.

Paraissant les 1er et 15 du Mois.



SAINT-FRANÇOIS DE SALES DE LA GATINEAU.

1er Décembre 1878.

ARTICLE

écrit pour toute personne à laquelle il parviendra.

La souscription annuelle à ce journal est maintenant fixée à la somme de une piastre. Il est bien entendu que les abonnés qui ont déjà payé n'ont pas à la compléter; cela leur est facultatif, mais non obligatoire. C'est encore après tout, une somme très-modique. Elle le paraîtra bien davantage si l'on veut nous prêter quelque attention. 1o. Les dépenses d'impression sont toujours élevées; 2o. Surtout pour un journal ayant le format du nôtre, les rencontrer à l'aide d'une somme moindre que celle-là ne serait rien moins qu'un phénomène. Or laissons les phénomènes au soin de la nature; et nous, qui ne sommes pas thaumaturge, ayons à considérer: 3o. que le *Jeune Age*, n'offrant pas à ses lecteurs des pages entières remplies uniquement de cartes professionnelles ou d'annonces mercantiles publiées à tant la ligne, ne peut compter que sur la souscription des abonnés. Eh! mais ce n'en est que mieux! n'est-il pas préférable d'avoir autres sujets à lire que les réclames furibondes des marchands de toile? Voilà une des plus concluantes raisons pour lesquelles cette souscription ne peut et ne doit pas être toujours un miracle de bon marché. 4o. Dans le commencement, il est vrai, nous l'avions établie à soixante centins; c'était lors de la mise de notre numéro-prospectus devant le public; mais dès le second numéro, nous en avions déjà doublé le format. Puis plus tard, nous avons adopté un matériel d'imprimerie plus perfectionné que le premier. Ce fut un progrès véritable et sensible. Tous ont dû s'en rendre compte à la simple lecture du journal. Ayant donc doublé nos dépenses, il est naturel que nous augmentions le prix de quelque peu. Cependant cette augmentation dans le prix étant loin de correspondre au surplus de nos dépenses, le lecteur, pour qui notre sympathie est requise depuis longtemps, c'est lui principalement qui en bénéficie. Certes, nous en sommes bien aise, et nous serions presque tenté de le féliciter, si nous l'osions. 5o. C'est ici la grande question. En exigeant soixante centins, nous avons posé comme condition essentielle que le paiement s'effectuât d'avance. Pouvait-il en être autrement avec un prix si bas? Chacun sait que la possession immédiate est plus profitable que l'espérance d'un avoir encore à venir. On dit bien quelquefois que l'espérance fait vivre; mais le proverbe dit aussi qu'on y meurt. L'expérience démontre qu'on en meurt; et cela n'est excellent que pour servir d'assaisonnement tout au plus, mais non pas de mets, et encore moins de pourvoyeur de la table.—Combien y en eut-il qui payèrent d'avance? il nous semble entendre une foule de nos jeunes lecteurs répondre à la fois; un bon nombre ne le peuvent que par la négative; nous ne comptons pas ceux qui ne répondent rien du tout,

et pour cause. De cette cause il résulte des pertes et des dommages assez grands pour nous. L'intérêt de toutes ces petites sommes réunies auraient fait grand bien. Seul, souvent il suffit à combler les quelque déficit qui ne manquent jamais de se présenter à la porte, et qui entrent même sans sonner. Or bien, nous ne tenons pas du tout à la visite de pareilles gens. Nous aimons mieux montrer à nos petits lecteurs que, comme eux, nous n'avons pas été à l'école pour rien dans le temps jadis, et que nous avons fort bien appris l'opération fondamentale de l'arithmétique. Nous l'avons mise en pratique en disant: 40 et 60 font 100; 100 centins font \$1.00, et voilà.

Par ce moyen non seulement nous pourrions continuer notre publication, mais encore nous pourrions la faire avancer davantage dans la voie du progrès, la rendre de plus en plus digne du public intelligent, auquel nous nous adressons. C'est ce qui serait déjà arrivé si tous avaient payé en la manière qu'il avait d'abord été convenu.

Y a-t-il quelqu'un maintenant qui se récriera contre la somme de.....une piastre? Nous n'osons pas même le penser, dans la crainte de faire injure à qui que ce soit. Nous sommes au contraire intimement convaincu que, par le prochain retour de la malle, chacun s'empressera de nous faire parvenir ce montant si petit, si minime. Payé de suite, il sera la prospérité, l'avenir, la vie; retardataire, pourquoi faut-il en parler? il sera cause que nous nous verrons dans la pénible nécessité de discontinuer l'expédition de notre journal à toute personne qui ne l'aura pas soldé au premier de janvier prochain. Retardataire, il sera cause que nous serons forcé de diminuer notre format, bien loin de pouvoir l'augmenter, comme c'est un de nos desirs les plus ardens. Qu'on ne se dise pas: à demain. Qu'on ne se dise pas ceci par exemple: s'il n'y a que moi qui n'ait pas encore payé le mal n'en sera pas si grand. Une telle habitude est plus générale qu'on ne le pense. C'est par elle que les plus belles choses ont le pire destin. C'est par elle que surviennent dans le monde les trois quarts de tout les non-succès, de toutes ces déceptions amères dont on se plaint tant, et qu'on est toujours si disposé à attribuer à d'autres causes. D'où nous vient donc cette coutume affreuse, et si répandue néanmoins, laquelle consiste à toujours remettre au lendemain? Chose digne de remarque: c'est que toute personne, atteinte de cette terrible maladie, ne parvient jamais.

F. X. B.

Babiole Québécoise.

Il m'est toujours agréable de revoir Québec avec ses magnifiques bastions, ses rocs nus, sa citadelle, son majestueux fleuve, ses incomparables alentours, sa chaîne de Laurentides et sa grande nature.

Celui qui a coulé les plus beaux jours de sa vie, autant que le touriste, ne saurait se lasser jamais du spectacle toujours nouveau d'un port de mer, d'une belle rade ornée de tant de navires, de mille et une embarcations, depuis le vaisseau de guerre le plus perfectionné jusqu'à la goëlette du pêcheur.

Cependant, si ma ville natale reste sans rivale aux mois d'été, elle offre en novembre le spectacle de la plus sinistre désolation et perd un à un ses attraits, tout comme ses vieux arbres séculaires qui laissent alors

nues et désolées ses promenades si renommées de Sainte-Foye et du Cap Rouge.

Il faudrait se faire attacher sur la *Terrace Durham*, comme sur la dunette d'un vaisseau transatlantique, pour regarder sous le vent l'Isle d'Orléans, et y chercher en vain une voile. J'ai vu le port désert, et le Napoléon III, bateau du Gouvernement, qui ramenait à leurs quartiers d'hiver toutes les bouées du grand fleuve. Rien n'est attristant comme ce changement de panorama que l'on voit chaque année à Québec.

Pour nous, à Ottawa, moins habitués aux belles et grandes choses de la nature, nous passons d'une saison à l'autre sans brusque transition, sans secousse et sans tristesse. Au contraire, nous voyons venir l'hiver, avec son cortège accoutumé de plaisirs, d'émotions vives, d'amusements de tous genres.—Nous voyons venir cette saison qui attriste tant le Québécois avec un plaisir égal à la tristesse de ce dernier quand il s'éloigne de la vue du fleuve. S'il est vrai que Québec se distingue des autres villes par son cachet d'antiquité, par ses vieilles pierres légendaires et presque trois fois séculaires, il faut avouer que cette légitime préférence sert admirablement son Conseil Municipal. On attache tant d'importance ici à cette idée d'antiquité, qu'on croirait saper la gloire de Québec par sa base si l'on changeait quelque chose, à titre d'améliorations, à la manière de faire et d'agir de Monseigneur de Laval et des premiers personnages logés au Château St. Louis. Si l'on faisait un trottoir nouveau ou renouvelait un plancher de deux siècles, l'on porterait atteinte par là même à ce "cachet d'antiquité" qui leur sert toujours d'excuse.

Enlever une couche de boue qui couvre tout Québec, placer une traverse dans une rue principale, ôter les principaux casse-cou de la ville, élargir une rue, ce serait—pour le Québécois—un acte de les-tradition. Il faut se distinguer des autres cités, en remontant de la *Basse-Ville* par les mêmes sentiers qu'en 1608. Pourtant je vous l'assure, tout cela ne respire pas la poésie et les arts, pour une ville qui se targue à bon droit d'être la première ville artistique du Canada.

Il faut que ses hommes de lettres aillent puiser leurs inspirations à l'extérieur, regarder loin d'eux, du côté du fleuve et des Laurentides, c'est là que vous trouverez tous leurs thèmes. Mais à côté de ces fautes municipales qui éloignent tant de gens, Québec—le dirai-je après tant d'autres—est la ville de l'hospitalité, de la science, de la poésie, de la musique, du talent et du vrai mérite, c'est l'Athènes véritable du Canada. C'est ici que celui qui aime les choses de l'esprit trouvera toutes ses délices, c'est ici seulement que le Canadien français trouvera encore pure et intacte son autonomie nationale, c'est ici enfin que le touriste ou l'émigré français qui s'ennuie du pays retrouvera la France.....

Québec, 24 nov. 1878.

ALF. EVANTUREL

Un clou, s'il vous plaît?

Voilà un titre qui peut vous paraître assez singulier, amis lecteurs; et, cependant vous verrez que j'ai raison de le choisir de préférence à beaucoup d'autres. Un clou!... Où voulez-vous en venir avec votre clou, me direz-vous?—C'est très facile, et je vais vous prouver qu'un seul clou, un modeste clou peut compromettre votre bien-être pour